

Après nous le déluge. Peter Sloterdijk. Payot, 2016.

« Après nous le déluge » est un bon mot de Mme de Pompadour pour relativiser l'effet d'une défaite française sous Louis XV. Pour Sloterdijk, elle caractérise un état d'esprit qui sera consacré par la Révolution (qui d'une certaine façon est le déluge) et qu'on pourrait résumer par une fuite en avant qui fait fi de l'Histoire et de la généalogie. La rupture est le moteur de la modernité.

A partir de là, Sloterdijk brosse un portrait historique de l'évolution de cette rupture avec le passé et la généalogie, en partant de l'Antiquité avant qu'elle ne prenne son envol décisif avec la Révolution et Napoléon. Depuis lors, tous les aventuriers politiques et économiques sont autant de petits Napoléon entraînant le monde dans une spirale de chute en avant, que l'on appelle la modernité.

Pour lui, « *le processus central de la dynamique de civilisation est le suivant : dans le processus mondial qui suit le hiatus [la Révolution surtout mais déjà à l'œuvre auparavant] sont constamment produites des énergies supérieures à celles qui peuvent être domestiquées sous les formes de la civilisation capable d'être transmise.* ». Bref, l'inflation est le maître mot, qu'elle s'exprime en termes de dettes, de consommation, de créations culturelles, d'innovations sociales,... Mais du fait de cet excédent d'énergie trop important pour être sereinement assimilé, les effets secondaires dépassent les effets prévisibles et se reportent sur l'avenir : « *à partir du surplus non maîtrisable aujourd'hui se développent – au-delà des rêves praticables d'une vie meilleure – les malheurs reportés à des temps ultérieurs* » ou « *quand on veut faire avancer l'humanité par libération d'énergies créatrices, on accepte des effets secondaires incalculables* ». [On pourrait penser par exemple au colonialisme, dont l'objectif initial a été largement effacé par les effets imprévus, comme l'explosion démographique et le surgissement des dictateurs de tout poil (sur le modèle de Napoléon)].

Les conséquences entropiques sont désormais majeures. « *La synchronisation (mise en réseau), l'aspiration (extension de la zone de revendication), l'urbanisation (croissance de la zone de chances de confort) et la sécurisation (expansion de la zone de paranoïa) restent les vecteurs déterminants – la fonction de médiateur revenant à la monétarisation* ».

« *On ne peut trancher, jusqu'à nouvel ordre, sur la question de savoir si la figure finale, dans le grand tout, respecte plutôt la volonté de prolongement à moyen terme ou le penchant vers une consommation finale du type feu d'artifice, dans l'ici et maintenant* ».

Cette « grande libération » s'est bâtie progressivement avant la brusque accélération, avec l'Europe pour centre. L'auteur nous fait revisiter des auteurs antiques, le doute amené par Socrate (qui assumait cependant par sa mort son assaut contre la tradition), puis la rupture majeure provoquée par Jésus (« le bâtard de Dieu » dont la mort n'est qu'un début de la révolte) et sa traduction par Paul et Augustin, la résurgence avec François d'Assise puis le protestantisme s'appuyant sur une énergie profonde du Moyen-Age, le mouvement impulsé par un certain nombre de bâtards intégraux ou royaux depuis la Renaissance,...

Le livre foisonnant analyse de multiples aspects de cette fuite en avant de la civilisation. Sur l'individualisme notamment, il indique que « *ce ne sont pas tant les motifs de l'affirmation et de la conservation de soi qui ont une importance, mais le motif de la dispense accordée à soi-même. L'homme, dans la modernité postchrétienne, n'est-il pas en premier lieu l'être qui se sort de tout par la parole – et, plus encore, celui qui imagine des arguments pour se rendre inaccusable ?* »

Nous sommes de fait rentrés dans une ère où tout devient justifiable et où l'équilibre devient de ce fait précaire. « *L'attaque contre les différences héréditaires se paie par le déclenchement d'une*

compétition permanente pour les meilleures places, entre de nouveaux candidats censés disposer de chances égales, course qui produit inévitablement d'innombrables perdants. Cela peut expliquer l'effet paradoxal, sur le plan de la psychologie sociale, que les sociétés modernes, tout en jouissant d'une richesse sans précédent, d'une redistribution massive et d'une espérance de vie en forte expansion, doivent lutter contre l'assombrissement chronique de leur humeur fondamentale. »
[surtout à l'heure de la croissance zéro...]

La Constitution américaine a elle aussi intégré ce goût du constant renouveau et des self made-men. « *L'american way of life, love and liberty nous transporte dans un au-delà de l'histoire, un au-delà libre et pourtant dégrisé dans lequel on ne sent plus grand-chose encore de la sensibilité hiérarchique de l'Europe ancienne, de la culture du compliment, de la polysémie cultivée, de l'ironie sous-jacente, de l'ambivalence féminine, de l'aura inhérente, du bon goût et de l'atmosphère de la vieille patrie. La culture de l'explicite, de l'actualité et du recommencement exige de payer un prix élevé. »* C'est cet impératif de recommencement qui est à la source des grandes donations américaines (Carnegie, Gates dorénavant,...) qui évince les héritiers.

Comme disait la mère de Napoléon, « *pourvu que ça dure... »*

Il y a bien d'autres choses dans ce livre, choses que je n'ai pas forcément comprises. Et puis, il y a cette façon de tout expliquer sans dire qui il est, de se mettre à égalité avec les explications religieuses sans proposer pour autant de solution sinon « *de s'exercer [à nouveau ?] à l'art de l'endurance* ». Pourtant Il met le doigt sur quelque chose qui fait mal. Cela nous amène à mettre en perspective notre triptyque républicain « *liberté, égalité, fraternité* » dans toute l'étendue de sa complexité et de ses effets insoupçonnés.

Cela fait écho aussi à d'autres travaux. Ceux d'Etienne Klein par exemple qui différencient progrès et innovation : le progrès étant la volonté d'avancer vers un monde meilleur, l'innovation la façon de combler les effets de l'entropie, de la tendance constante au désordre. D'une certaine façon, la notion de surplus d'énergie couplée aux limites explique comment on est passé de l'un à l'autre.